

Gabrielle Desarzens

*Parole*  
**Parole**  
*aux*  
**aux femmes**  
*femmes*



## Lutter contre l'esclavage moderne

**L**e nombre des personnes vendues et réduites en esclavage dans le monde s'élève à environ 21 millions. Chaque année, il s'en rajouterait 2,5 millions. Irène Hirzel se bat en Suisse en faveur des femmes qui représentent les trois quarts de ce trafic dans le domaine de la prostitution.

J'ai travaillé 10 ans auprès des femmes prostituées des quartiers chauds de Bâle. Le premier bordel que j'ai visité était dirigé par une femme suisse à la voix rauque de fumeuse. Quelques filles légèrement vêtues étaient assises en cercle et attendaient le client. On a commencé à parler. « Vous venez d'où ? » Je voulais savoir. « Je viens du Cameroun. J'aimerais y retourner bientôt. J'y ai des enfants et je n'aime pas vivre ici. » J'ai découvert très vite que toutes étaient là pour les mêmes raisons : elles espéraient gagner de l'argent pour leurs proches et elles avaient atterri en Suisse parce qu'elles n'avaient aucune perspective d'avenir dans leur pays d'origine. Au milieu de nos discussions, un client est arrivé. Après avoir bu un verre avec la tenancière du bordel, il a pris la Camerounaise dans la chambre à côté. On entendait tout de leurs ébats. C'était ma première visite dans un bordel. J'en suis ressortie profondément choquée.

Ces femmes avaient besoin d'être entendues et je suis allée les voir régulièrement. Je leur donnais des conseils et leur apprenais l'allemand. Je suis aussi allée les voir en prison, à l'hôpital, les ai aidées à trouver un appartement... J'ai visité des dizaines de bordels et entendu des centaines d'histoires

qui se ressemblaient toutes dans leurs espoirs déçus et dans le fait d'être devenues les objets d'un trafic sordide. A chaque fois, je voyais qu'on les traitait comme des organes vivants à consommer en 10 minutes... dans nos villes, nos quartiers.

Sabrina était venue d'Amérique latine. Elle prenait des cours d'allemand avec moi. Un jour, elle a été arrêtée par la police et expulsée en Allemagne en tant que prostituée illégale. Grâce à ses connaissances de la langue allemande, elle a pu mendier quelques sous et nous téléphoner. Je l'ai retrouvée dans un hôtel minable. Elle pleurait et me disait combien elle se sentait sale. Elle m'a raconté des bribes de sa vie : « Mon compagnon nous a quittés mon fils et moi en raison de sa forte consommation de drogue. Je n'ai pas réussi à trouver du travail. Ma mère est tombée malade. Je n'avais pas d'argent pour la scolarité de mon enfant ni pour l'hospitalisation de ma maman. Une connaissance est une fois venue me trouver et m'a parlé de super jobs qui étaient possibles en Suisse. Elle m'a dit que je pourrais gagner jusqu'à 7 000 francs suisses par mois. Après quelques hésitations, j'ai signé un papier. J'avais compté pouvoir être de retour après trois mois. La dame en question a tout organisé. Mais aussitôt arrivée en Suisse, j'ai dû rembourser l'argent avancé... en me prostituant. Je ne le voulais pas mais ne pouvais faire autrement. Je suis ici depuis 2 ans et j'ai toujours des dettes! »

## **La réalité de l'esclavage moderne**

A l'écoute de ce témoignage, j'ai été atterrée. La plupart des gens connaissent l'esclavage à partir des livres d'histoire, en relation avec la Rome antique, les serfs du Moyen-Age ou les Noirs africains déportés en Amérique au cours de la colonisation. Aujourd'hui le trafic d'êtres humains est interdit. Malgré cela, on vend aujourd'hui plus de personnes que jamais. En Suisse, le service de coordination contre le trafic et le commerce d'êtres humains (KSMM) estime que 1 500 à 3 000 femmes sont vendues dans notre pays chaque année. Ces chiffres datent de 2003 et doivent être aujourd'hui largement dépassés. La présence des prostituées dans nos villes montre que ce trafic se déroule non pas en secret, mais

ouvertement sous nos yeux. C'est à l'écoute de Sabrina que j'ai compris que j'étais en présence d'une de ses victimes, qui comprend aussi le travail forcé et le prélèvement d'organes.

Ce fut toute une aventure pour l'aider. On l'a d'abord transportée en voiture dans un autre pays, ne serait-ce que pour échapper à ses trafiquants. Et puis elle est rentrée auprès de son enfant et de sa mère. On a pu l'aider à reprendre pied dans sa vie et j'ai reçu un jour une lettre de sa part avec un dessin fait par son fils de 8 ans qui avait écrit dessus : « Merci d'avoir aidé ma maman ! »

Comme mère de trois enfants aujourd'hui adultes, j'ai été très profondément secouée par ce bout de chemin partagé avec cette femme d'Amérique latine. Et je me suis sentie très motivée à soutenir d'autres femmes engluées dans des situations similaires. Moi-même en tant que femme, en tant qu'être humain et en tant que chrétienne, je ne peux et ne veux pas accepter la discrimination de celles que l'on traite comme des esclaves. Cela me semble monstrueux et particulièrement injuste.

Plus je me suis plongée dans la problématique, plus j'ai perçu que ces femmes n'avaient aucune voix, que ce soit chez elles ou en Suisse. Plusieurs questions m'ont préoccupée : Comment les aider ? Comment les soutenir ? Comment travailler en leur faveur avec les autorités ? Comment les aider efficacement dans leur pays d'origine ?

Après 10 ans de travail à Bâle comme collaboratrice de rue, je me suis consacrée aux projets qui luttent contre le trafic des êtres humains, et plus spécifiquement le trafic des femmes et des enfants dans le domaine de la prostitution. J'ai pour ce faire intégré la Mission chrétienne pour les pays de l'Est qui a des antennes dans les pays d'origine de ces victimes et où elle fait de la prévention et de l'aide au retour.

## **La partie visible de l'iceberg**

Je m'appelle Irène Hirzel, j'ai 54 ans. Comprenez bien : le trafic des êtres humains est un délit terrible qui laisse chez les victimes des traces à vie. Ce commerce trahit les droits humains et permet à des trafiquants sans scrupule

de s'enrichir sur le dos de gens sans défense plongés dans la précarité. Je ne m'y résous pas. Selon un rapport actuel de l'Office des Nations unies contre la drogue et le crime (UNODC), l'exploitation sexuelle – avec près de 80 % des cas – constitue la forme la plus courante de cet esclavage moderne. Suit le travail forcé avec 18 % des cas. Le lien est par conséquent clair : des 21 millions de personnes réduites en esclavage, 16,6 millions se trouvent dans une prostitution forcée, dont les trois quarts sont des femmes (59 % de femmes adultes et 17 % de jeunes filles). Ces chiffres sont basés sur des enquêtes réalisées dans 132 pays. Pour Yury Fedotow, directeur de UNODC, il ne s'agit là que de la partie visible de l'iceberg...

J'ai rencontré Oxana, une jeune femme originaire de Moldavie. Son père était mort quand elle avait 7 ans. Depuis, sa mère a connu des problèmes d'alcool et négligé ses enfants. Elle ne cuisinait plus et ne leur achetait plus de vêtements. Oxana s'est occupée de ses deux plus jeunes sœurs et de son frère. Elle a malgré tout terminé ses classes avec de bonnes notes. La recherche d'un travail s'est avérée négative et elle a travaillé comme saisonnière dans les champs. Elle entendait souvent qu'il était plus facile de gagner de l'argent à l'étranger... Un jour, un de ses cousins lui a dit avoir entendu de la bouche d'une femme de la ville voisine qu'on recherchait une jeune fille au pair en Turquie. La femme en question pouvait tout lui arranger. Oxana, âgée alors de 18 ans, a accepté. A l'aéroport, elle a été remise entre les mains d'un homme qui accompagnait déjà d'autres jeunes femmes. En Turquie, elle a été conduite dans un hôtel avec 15 autres filles. C'est seulement là qu'elle a compris qu'elle avait été vendue. Elle a immédiatement été sexuellement exploitée, n'a reçu que peu à manger et ne devait parler à personne. Quand elle a essayé de s'échapper, elle a été rattrapée brutalement, menacée et on lui a rappelé qu'elle était débitrice de beaucoup d'argent...

L'histoire d'Oxana est celle de centaines d'autres filles. En espérant un meilleur avenir, elles tombent dans les filets de marchands d'esclaves modernes. Par chance, Oxana a pu être aidée par ceux qui sont devenus mes partenaires sur place en

Moldavie et, avec leur aide, elle essaie de reprendre sa vie en mains.

## Projets de prévention

En effectuant plusieurs voyages sur place, j'ai mieux compris les rouages de ce trafic et les raisons qui font que les femmes tombent à la merci de ces esclavagistes. Il y a d'abord la pauvreté, les conflits et le manque de perspectives qui motivent des femmes et des enfants à s'exiler. Il y a ensuite la discrimination, notamment dans certains pays asiatiques, qui pousse les parents à vendre leurs filles, quand elles ne sont pas purement et simplement volées... Il y a enfin la mauvaise gestion étatique et la corruption qui ne permettent pas à des pays de se développer économiquement et qui laissent toute une fraction de la population sans avenir. La Moldavie, le pays européen le plus pauvre actuellement, en est un cruel exemple.

C'est pourquoi les projets de prévention me tiennent particulièrement à cœur, d'autant plus que nous essayons non seulement de protéger les plus vulnérables, mais aussi de leur offrir des perspectives professionnelles. Le travail parmi les orphelins, victimes potentielles du trafic des êtres humains et des pédophiles porte par exemple toujours plus de fruits. Alors que plusieurs d'entre eux disparaissent purement et simplement sans que personne ne se soucie d'eux, nous leur offrons un avenir dans lequel s'inscrire, notamment en leur trouvant une famille d'accueil. Ce sont des centaines d'enfants qui peuvent ainsi être sauvés.

Lors d'un de mes nombreux séjours en Moldavie, j'ai rendu visite à Eugenia dans la famille qui prend soin d'elle. Elle vient à l'origine d'une famille de 9 enfants. La mère est morte en couches à la naissance de son dernier-né. Après son décès, le papa est devenu amer et a sombré dans l'alcool. Il est devenu agressif et violent. Eugenia raconte comment il la battait elle et ses frères et sœurs. Le père est toutefois décédé quatre ans après la mort de sa femme. Eugenia avait 9 ans. Deux semaines plus tard, les autorités sont venues et ont emmené les enfants à l'orphelinat. Eugenia a été séparée de ses frères

et sœurs... Elle en a beaucoup souffert. « J'ai essayé d'accepter mon destin », raconte-t-elle. Pour la féliciter de ses excellents-résultats scolaires, notamment en littérature russe, le directeur de l'orphelinat lui a promis de l'aider à trouver du travail avant qu'elle ne doive quitter ce lieu de vie autour de ses 16 ans... mais il n'a pas tenu parole. Eugenia a pu par la suite être accueillie dans une famille. Sa sœur aînée avait pu être invitée par des connaissances en Europe de l'Ouest, où on lui avait dit pouvoir gagner de l'argent. Elle a été victime du trafic des êtres humains et n'a, à ce jour, toujours pas pu être localisée. J'ai demandé à Eugenia ce qu'étaient devenues ses amies de l'orphelinat, celles qui n'avaient pu intégrer une famille d'accueil. Elle n'a d'abord pas voulu me répondre. Puis des larmes ont jailli : « Je ne peux en parler, m'a-t-elle dit. Certaines sont tombées amoureuses de jeunes hommes qui les ont convaincues de se rendre en Grèce et dans d'autres pays. Je n'ai jamais eu de leurs nouvelles. Mais je sais ce que cela signifie. »

### Prises au piège

Ces femmes n'ont ni salaire ni temps libre, elles ne connaissent ni les lieux où elles atterrissent ni la langue. Souvent, elles ne savent même pas dans quel pays elles se trouvent. Après quelques semaines, elles sont transférées dans un autre bordel ou elles font le trottoir dans une autre ville. Elles n'ont de contact avec le monde extérieur que par leurs clients. Elles n'ont pas d'autre choix que de mettre leur corps à disposition 24 h sur 24 afin de rembourser les « dettes » incroyablement élevées qu'elles ont contractées vis-à-vis de leur

*« Je crois fermement  
que si la société comprenait mieux  
la souffrance des victimes de ce marché,  
elle parviendrait à se mobiliser  
pour briser le tabou qui l'entourne  
et qui lui permet de perdurer. »*

souteneur qui a financé leur billet d'avion, les formalités et les frais en tant qu'intermédiaire. Très souvent, on leur prend leur passeport après leur arrivée à destination. Sans aide extérieure, elles n'ont pratiquement aucune chance de s'en sortir.

Je crois fermement que si la société comprenait mieux la souffrance des victimes de ce marché, elle parviendrait à se mobiliser pour briser le tabou qui l'environne et qui lui permet de perdurer. J'ai le sentiment d'avoir lutté pendant plus de 15 ans sans grand soutien ni de la police ni des autorités, ni même des Eglises. Mais me battre en faveur de la justice pour ces femmes m'a toujours motivée. Les voir se relever et s'engager comme tout à nouveau dans la vie après un tel traumatisme est un vrai cadeau... et la lutte gagne enfin des sphères d'influence !

*« ... la lutte gagne enfin des sphères  
d'influence ! »*

Je me suis par exemple mise en colère et me suis insurgée il y a quelques années contre le fait que les jeunes de 16 ans pouvaient se prostituer en Suisse en toute légalité. J'ai pu être entendue de plusieurs parlementaires. La Suisse a finalement ratifié la Convention du Conseil de l'Europe sur la protection des enfants contre l'exploitation et les abus sexuels en juillet 2014.

Je participe sinon à un groupe de travail pour la lutte contre la traite d'êtres humains Suisse/Roumanie du Département fédéral de justice et police. A l'intérieur de ce groupe, je rencontre beaucoup de personnes avec lesquelles je peux établir des stratégies de lutte contre ce fléau, même si je dois reconnaître qu'il y a encore beaucoup à faire : le trafic des êtres humains reste le commerce le plus lucratif avant la drogue ou les armes...

## **Les dangers de la pornographie**

Il est clair enfin que, dans nos riches pays occidentaux, le marché du sexe et celui de la pornographie vont de pair.



Plusieurs victimes sont utilisées pour des productions « hardcore », une industrie qui profite du silence de nos sociétés. Tous les jours, dans le monde, on recense 116 000 visites de sites web de pornographie pédophile. Les victimes de l'industrie du sexe sont de plus en plus jeunes, et les clients aussi : la moyenne d'âge de la première consommation de pornographie est en constante baisse. Elle se trouve actuellement aux environs de 11 ans. Les jeunes de 11 à 17 ans font partie des plus grands groupes de consommateurs de pornographie.

Dans les différentes prises de parole que j'entreprends maintenant, je parle toujours de ce lien entre trafic des êtres humains et industrie du sexe. Et je reste effarée de constater combien la pornographie est devenue une addiction pour beaucoup !

Si je voyage passablement à l'étranger pour suivre les différents projets de prévention et d'aide au retour, je participe en Suisse à plusieurs initiatives. Avec le chanteur Philippe Decourroux, nous avons pu réaliser un DVD et sommes allés exprès en Moldavie pour tourner des images. Ce travail a abouti en septembre 2012 et le DVD est aujourd'hui traduit en 15 langues et a été distribué à plus de 20'000 exemplaires. C'est très encourageant. ■